



Le Drone DE L'ANTIPRESSE

N° 69 | 5.5.2019

Eloge de la peur

**La censure
à travers les âges**

L'adieu au voyage?

Nos lecteurs dans le monde

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

Chers Lecteurs,

Nous vous proposons dans ce numéro encore une retombée de l'expédition chinoise: un de nos lecteurs devenu «passager clandestin» pour nous raconter son expérience d'agriculteur dans le Yunnan. Je recommande en particulier l'article — extrêmement actuel — du Cannibale lecteur sur l'éternelle Mme Censure. Quant à notre cyber-avocat, il nous

donne un avant-goût de ce que seront les voyages très régulés et sécurisés de demain.

De mon côté, je défends mon droit à cultiver mes peurs plutôt que les «angoisses» à la mode et vous souhaite, dans ce bel esprit, bonne lecture et bonne semaine!

SLOBODAN DESPOT

PHOTO BIOGRAPHIE

***Le vieux camion,
Ardon, 26.2.2019.***

Un logo qui semble issu tout droit d'une utopie soviétique. Une peinture d'un rouge sang comme on n'en fait plus. Un véhicule massif, placide, fidèle, oublié au bord d'un terrain vague. Et d'un seul coup, c'est toute une civilisation qui éclate devant mes yeux, civilisation du dur labeur masculin, de l'âpre matérialité dissoute (temporairement?) dans les nuages du monde virtuel. (SD)



Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET/DRONE ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

RECONQUÊTES par Slobodan Despot

Rendez-nous nos peurs (et gardez vos angoisses)!

NOUS SOMMES TIRAILLÉS PAR L'ANGOISSE. L'ANGOISSE EST LA PLUS FIDÈLE COMPAGNE DE L'HUMANITÉ CIVILISÉE. DEPUIS PLUS D'UN SIÈCLE, ELLE CONSTITUE UN GISEMENT PHILOSOPHIQUE LOURDEMENT SUREXPLOITÉ. L'HOMME ARCHAÏQUE, ANCRÉ DES DEUX PIEDS DANS LA RÉALITÉ, CONNAÎT LA PEUR. MAIS DE LA PEUR À L'ANGOISSE, IL Y A LA MÊME DISTANCE QUE CELLE SÉPARANT L'HOMME ARCHAÏQUE DE L'HOMME MODERNE.

La peur procède d'une menace extérieure, réelle, définissable, *possible*, sur notre intégrité corporelle, notre bien-être ou notre vie. L'angoisse est un mal intérieur et abstrait. Qu'on la définisse comme «vertige de la liberté» avec Kierkegaard, comme un refus de la responsabilité en suivant Sartre, cette appréhension porte non sur le monde extérieur mais sur nous-mêmes. Sur le statut même de notre être. L'angoisse, dans la tragédie grecque ou dans la Bible, naît du soupçon d'une malédiction du Destin ou d'une désaffection de Dieu. Encore une fois: un *bug* dans la structure et la finalité de notre être lui-même.

Encore faut-il avoir le loisir et le temps d'explorer son territoire psychique. Et donc une certaine sécurité. C'est pourquoi, à certains égards, on peut observer que la quantité d'angoisse augmente à mesure que faiblissent les raisons d'avoir peur.

Mais l'on pourra dire aussi que ce démon déconstructeur perché sur notre épaule, et qui nous fait douter de notre présence au monde

elle-même, nous pousse à *rechercher* les menaces pour nous faire oublier sa propre présence. Et, si on ne les trouve pas, à les inventer.

Voyez l'angoisse sécuritaire, par exemple. Les citadins que nous sommes courent objectivement bien moins de dangers qu'avant l'introduction de l'éclairage nocturne. Personne ne songe plus (ou encore?) à s'armer de deux pistolets pour le trajet Paris-Versailles. Mais le *spectre* de l'insécurité et du terrorisme nous flanque une telle trouille — à l'échelle collective — que nous accueillons à bras ouverts n'importe quelle forme d'infantilisation ou d'*hospitalisation* susceptible de nous en protéger. (1)

Le *spectre*, je le répète, non l'insécurité ou le terrorisme eux-mêmes. Qui, dans les sociétés policées ou nous vivons, constituent quantitativement des menaces infinitésimales (2). Mais comme dans tout bon film d'épouvante, la *suggestion* est bien plus efficace que l'hémoglobine. En l'occurrence, la causalité apparaît clairement pour peu qu'on y réfléchisse un peu. L'angoisse existentielle nous fait à la fois douter de nos capa-



EX-SIÈGE DE LA SECURITATE À BUCAREST, MAI 2017 (PHOTOS SD)

cités de nous défendre *nous-mêmes* et des motifs que nous aurions de le faire. En tant que *citoyens*, par-dessus le marché, nous avons été dressés à *outsourcer* notre protection de corps aux autorités sociales. Nous sommes dès lors un public captif. Il suffit auxdites autorités de projeter des ombres sur les murs pour nous épouvanter jusqu'au tréfonds. Plus les ombres seront floues, et plus les

grands angoissés que nous sommes seront tétanisés.

Tout ceci, les tenants du pouvoir le savent parfaitement. Nous croyons qu'ils règnent par l'intimidation et la contrainte: ils ne règnent que par la psychologie. L'intimidation, comme la censure, mieux vaut la déléguer à ses victimes elles-mêmes. L'enseignement de l'autoinjection les dispense de payer des infirmières. Or les peurs mues en sous-main

par l'angoisse sont les plus pernicieuses. Aucun démenti ne saurait les lever. Chaque jour, des millions de voyageurs se font fouiller et détrousser de leurs liquides dans les aéroports par des services qui ne croient pas eux-mêmes à la dangerosité de ce qu'ils confisquent (faute de quoi ils le jetteraient dans des conteneur de béton armé et non dans de simples poubelles, où l'explosion d'un flacon de nitroglycérine faucherait tout le monde alentour). Et personne ne le



voit! Ni le fouilleur-détrousser, ni le fouillé-détroussé. Grandiose hypnose collective! Tout de même, pour bien verrouiller l'illusion, on y a adjoint une dose de contrainte (et donc de peur) concrète, sous la forme de placards promettant des sanctions judiciaires féroces pour toute mention des mots «terrorisme» ou «bombe».

Tout ceci parce que nous avons peur de la peur et que ce qui n'est pas nous hante bien davantage que ce qui est. A commencer par l'avenir. Il y a vingt siècles déjà, dans ses fameuses *Lettres*, Sénèque recommandait à Lucilius «de ne pas être malheureux avant l'heure, car ce dont tu redoutes l'imminence n'arrivera peut-être

jamais». Précepte que les paysans d'Anniviers, dans mon Valais pétri de bon sens, traduisaient ainsi (avec leur impayable accent guttural): «Gratte pas avant que ça pique!»

NOTES

1. Lire à ce sujet le prémonitoire *Grand Hospice occidental* d'Edward Limonov (Les Belles Lettres, rééd. Bartillat).
2. Je ne serais pas étonné de découvrir un jour une statistique montrant que l'électrosmog tue plus que le djihadisme dans nos pays.

+ Texte paru simultanément dans le Drone n° 69 et dans le n° 177 (avril-mai 2019) de la revue *Éléments*.

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Madame Anastasie, immortel visage de la censure (1)

NOUS AVONS À PLUSIEURS REPRISES – ET ENCORE LA SEMAINE DERNIÈRE – ABORDÉ LA QUESTION DU «POLITIQUEMENT CORRECT». CELUI-CI, DÉSORMAIS DANS LES MAINS DES RÉSEAUX DITS «SOCIAUX» ET CONTRÔLÉ PAR LES TENANTS DE LA SOCIÉTÉ DIVERSITAIRE, N'EST-IL PAS D'ABORD L'HÉRITIER DE LA CENSURE D'ÉTAT, À LAQUELLE IL S'EST SUBSTITUÉ? ET LA CENSURE D'ÉTAT, COMMENT FONCTIONNAIT-ELLE DANS LES ÉPOQUES ET RÉGIMES PASSÉS?

Emmanuel Pierrat, né en 1968, est avocat au barreau de Paris, spécialiste du droit de l'information et de la culture. Il est devenu l'un des principaux avocats du monde du livre en France et tient un blog sur le site du magazine professionnel *Livres Hebdo*, dans lequel il commente régulièrement des questions juridiques liées notamment aux questions de censure, de droits d'auteur, etc. Bien qu'il soit encore jeune, sa bibliographie est particulièrement étoffée: romans et fictions (pas loin de vingt livres), essais (plus de quarante titres), livres d'arts et illustrés (plus d'une vingtaine), auxquels s'ajoutent une douzaine d'ouvrages juridiques et une poignée de livres consacrés à la franc-maçonnerie. À ses heures perdues, il est aussi traducteur. On attend avec impatience qu'il se lance – enfin! – dans les livres de cuisine, de bricolage et de développement personnel...

Il a déjà par le passé consacré plusieurs de ses essais à la censure, et les deux derniers, parus quasi simultanément chez deux

éditeurs différents, abordent le sujet sous deux angles différents. Dans *Nouvelles morales, nouvelles censures*(1), il recense les condamnations sans appel édictées, non plus par la justice, mais par le tribunal des tweets et de l'opinion publique, qui s'abattent sur tous les genres artistiques et les artistes. L'intérêt du livre réside bien dans le regard de juriste que porte Pierrat sur ces affaires, du *blackface* à *Tintin au Congo*. Malheureusement, vu l'accélération du rythme de ces nouvelles censures, un tel livre est condamné à être dépassé dès sa parution.

À ce propos, puisque cette «nouvelle morale» se niche décemment partout, je trouve assez sidérant qu'une frange du féminino-gauchisme appelle les hommes à «rester à distance» des manifestations qui agrémenteront la «grève des femmes» en Suisse le 14 juin prochain. Dans la foulée, il faudra logiquement exclure désormais les blancs des manifestations contre le racisme, et certainement interdire aux goys de soutenir les manifesta-

tions contre l'antisémitisme. Et j'en passe. Je trouve personnellement qu'on est un peu nombreux sur terre (bientôt huit milliards d'humains). Si l'on pouvait rétablir la règle selon laquelle le ridicule tue, on serait rapidement bien moins nombreux, non? Je ne sais pas vous, mais moi je suis pour! Outre qu'on se retrouverait peut-être de la sorte entre personnes «de bonne intelligence», cela ne pourrait de surcroît qu'avoir un effet positif sur l'environnement et le réchauffement climatique – tant qu'on y est! Le double effet Kiss Cool, en quelque sorte: Kiss parce que ça se fête d'être débarrassé en une fois d'autant de précieuses (et précieux) ridicules, et Cool pour ce grand air frais consécutif à la diminution drastique de CO₂ résultant de la disparition de certaines «espèces». Mais je m'égare.

Dans son second livre, *Le grand livre de la censure*(2), c'est davantage à une histoire de la censure que se livre Emmanuel Pierrat, à travers les grandes thématiques qui ont toujours été historiquement objets de la censure, notamment sexualité, religion, politique et pouvoir, mais aussi des domaines plus originaux, tels santé et hygiène. Il présente de nombreux cas, souvent connus, mais parfois moins, et c'est assez riche et documenté pour permettre de mesurer l'ampleur du phénomène à travers les âges.



L'approche de Robert Darnton(3), si elle est moins «grand public» est toutefois passionnante. Dans *De la censure. Essai d'histoire comparée*(4), Darnton se livre à un exercice autrement plus ambitieux: comparer la censure d'État pour les écrits (livres et presse) à trois époques et sous trois régimes autoritaires différents. Tout d'abord la France des Bourbons au XVIIIe siècle (sa spécialité), l'Inde du XIXe siècle sous domination anglaise ensuite et, pour terminer, la RDA au XXe siècle. Il ne s'agit pas ici pour Darnton de *condamner* mais de comprendre *comment* la censure s'exerçait, quelles relations entretenaient les écrivains et journalistes avec les censeurs. Et cette approche

est non seulement originale, mais pleine de surprises!

En effet, dans la France du siècle des Lumières, la vision manichéenne de la censure (pour simplifier: la raison contre l'obscurantisme, la tolérance contre la bigoterie) ne tient pas longtemps. Les censeurs étaient d'abord des critiques littéraires avant l'heure: leur refus d'accorder un «privilège» tenait souvent à la médiocrité du livre, que ce soit dans sa structure ou dans son style. Un exemple avec la motivation du refus d'un livre émanant du censeur Foucher, en 1751: *«Ce n'est point un livre. On ne sait quel est le but de l'auteur que lorsqu'on a lu l'ouvrage: il avance, il revient; plusieurs de ses raisonnements sont faibles et superficiels; son style est pétulant à force d'être vif [...]. Très souvent il tombe dans le ridicule et dans la sottise à force de vouloir dire de jolies choses.»* On croirait lire une note d'un lecteur de maison d'édition plutôt qu'un avis de censeur! Bien évidemment, le censeur doit évaluer certains facteurs, comme l'orthodoxie du texte en termes de religion, de politique ou de morale. Mais aussi sa contribution à la littérature, à un domaine de connaissance, ainsi que son esthétique et sa valeur commerciale. Et le censeur a le choix entre trois décisions: recommander l'octroi d'un privilège royal, auquel cas le livre portera son nom accolé à l'approbation – il doit donc être vigilant –, l'«approbation tacite», qui permettra à l'ouvrage d'être publié en France, mais sans approbation,

comme s'il avait été imprimé à l'étranger, ou encore le refus, et dans ce cas le livre aura de fortes chances d'être publié illégalement à l'étranger. Avant cela, le censeur va parfois jusqu'à réécrire certains passages, assumant de la sorte le rôle d'un éditeur. Cela n'empêche évidemment pas certains livres d'être brûlés ni de nombreux auteurs d'être embastillés, mais ce que nous dit Darnton permet une lecture beaucoup plus riche de l'exercice de la censure dans la France prérévolutionnaire.

Dans l'Inde britannique du XIXe siècle, le paradoxe entre libéralisme et impérialisme est flagrant: comment concilier d'un côté liberté d'expression et liberté de la presse, fondamentaux du libéralisme anglais, et de l'autre contrôle des écrits séditionnels, en particulier après la Révolte de cipayes en 1857, appelée par certains Indiens «Première Guerre d'indépendance», qui ne fut certes par une révolution, mais ébranla le Raj, régime colonial qui prévalut en Inde entre 1858 et 1947? Le recensement méticuleux des publications qu'effectuèrent les autorités coloniales fut un moyen de surveillance des signes de danger dans la littérature vernaculaire, en particulier dans les pièces de théâtre, la majorité de la population ne sachant pas lire. Cette tension entre libéralisme et impérialisme, tant qu'elle fut latente, put être contenue. Mais avec la partition du Bengale décidée par l'Empire britannique en 1905, l'impérialisme se révéla être un régime fondé sur la conquête, et

dès lors le nationalisme indien naissant devint un danger qui amena la répression, consacrant la rupture avec le libéralisme en vigueur en Grande-Bretagne.

En juin 1990, sept mois après la chute du mur, Robert Darnton put entrer dans le bureau de la censure de RDA, au 90, Clara-Zetkin-Straße à Berlin-Est, et y rencontrer deux authentiques censeurs en chair et en os. S'identifiant aux réformateurs du régime, se voyant davantage comme des garants de la «bonne littérature» que comme des «censeurs», ils regrettaient toutefois la chute du mur, arguant que celui-ci avait fait de la RDA un «*Leseland*», un pays de lecteurs préservés de la corruption liée à la culture consumériste. Darnton put consulter de nombreux documents, à commencer par le «plan d'édition» qui devait être soumis à l'approbation des autorités avant d'être mis en œuvre. Rattachée au secrétariat de l'idéologie, la division «Kultur», avec ses quinze philistins dépendant d'une directrice, Ursula Ragwitz - un vrai dragon -, ne justifiait jamais les motifs du refus d'inscrire un livre dans le plan. «*Das ist so*», c'est ainsi, était la seule réponse que les censeurs pouvaient donner à un auteur. Darnton eut également accès aux dossiers des écrivains et à tout ce qu'ils pouvaient contenir, aussi bien sur leurs écrits et sur leur vie que leurs échanges avec les censeurs. Ceux qui bénéficiaient d'une notoriété conséquente, dans le sens où ils étaient aussi considérés à l'ouest comme des écrivains de

premier plan, pouvaient aller jusqu'à menacer de faire publier leurs livres en Allemagne de l'ouest si la censure allait trop loin dans les demandes de coupes et de réécriture. Un peu comme les libellistes de la France du XVIIIe siècle, dont les livres étaient publiés à l'étranger si le privilège royal leur était refusé. Et là aussi, les échanges des écrivains avec les censeurs créaient une relation très particulière. Mais que de souffrance suinte de ce portrait de la RDA à travers ses écrivains sous le joug de la censure.

Madame Anastasie, cette caricature d'André Gill de 1870 qui symbolise la censure, a revêtu de nouveaux atours. Elle n'est plus vieille femme, et si, sur son épaule, ce n'est plus une chouette qui trône, la place est désormais occupée par une autre sorte d'oiseau qui «tweete» et n'en est pas moins malfaisant et nuisible. Ah, la «modernité»! ah le «progrès»...

~~~~~  
NOTES

1. Emmanuel Pierrat, *Nouvelles morales, nouvelles censures*, Gallimard, coll. «Hors série connaissance», 2018.
2. Emmanuel Pierrat, *Le grand livre de la censure*, Plon, 2018.
3. Robert Darnton, que je ne présente plus: nous avons abordé ses travaux à plusieurs reprises dans cette chronique. Voir notamment *Le Drone* n° 48.
4. Robert Darnton, *De la censure. Essai d'histoire comparée*, Gallimard, collection «NRF essais», 2014.

FUTURISK par Sébastien Fanti

## Voyages bridés

**N**OUS VIVONS ENCORE À L'ÈRE DE LA LIBERTÉ DE DÉPLACEMENT. ENVIE D'ÉVASION? HOP! ON SAUTE DANS UN AVION ET NOUS VOILÀ À L'AUTRE BOUT DU MONDE. MAIS DANS UN MONDE SURPEUPLÉ ET SURPOLLUÉ, LES HEURES DE CE PRIVILÈGE SEMBLENT BIEN COMPTÉES.

**4 mai 2019**

Tom Shark déambule dans la galerie commerciale qui sépare son bureau de la rue principale de la ville où il réside. Son œil est soudainement attiré par la publicité d'une nouvelle agence de voyages: «*Visiter ces lieux tu devras*». Il pousse alors la porte et sollicite de plus amples informations. L'agent de voyages lui présente quatre villes futuristes qui bien que semblant sorties tout droit d'un film de science-fiction existent déjà: Astana, Valence, Hong Kong et Helsinki. Astana y est décrite comme une station orbitale dans la steppe avec son architecture futuriste souvent qualifiée de mégalomane. Valence quant à elle dispose d'une cité des arts et des sciences composée d'un bâtiment futuriste, comportant un musée interactif, un gigantesque cinéma 3D avec planétarium et le plus grand aquarium d'Europe. La Citadelle de Kowloon à Hong Kong hébergeait sur une superficie de 2.6 hectares le chaos et la pauvreté dans un atmosphère futuro-sinistre digne d'un film de Ridley Scott. Finalement, Helsinki avec son *Amor Rex* dispose d'un des bâtiments muséaux



les plus innovants et propose notamment des œuvres d'art vidéo expérimental.

**7 mai 2027**

Tom Shark contacte au moyen du chatbot «WorldWideTravel» son agent de voyages virtuel favori. Celui-ci lui propose spontanément des thématiques de voyage en se fondant sur l'historique dont il dispose, sur la météo en cette saison et sur les préférences à lui communiquées par Tom lors de son inscription. Ainsi, deux offres apparaissent spontanément à l'écran, l'une à destination de Dubai et l'autre d'Ibiza. D'un simple clic, Tom priorise les critères de choix et définit ses attentes. Apparaissent alors quatre villes qualifiées de futuristes. Son

regard est immédiatement attiré par celle de Singapour, capitale de la suggestion. Les arbres du futur, l'aéroport qui invite à la détente par ses multiples attractions ou encore l'omniprésence de la nature incitent au rêve. Pour s'y rendre, il faut toutefois s'inscrire en ligne et communiquer aux autorités nombre d'informations personnelles. Le planning du voyage doit être annoncé, les produits et services prépayés et surtout toute divergence est sanctionnée par un avertissement suivi d'une exclusion de la cité. C'est le seul moyen que les autorités ont trouvé pour juguler les flots de touristes alors même que la ville s'est donné tant de peine pour atteindre une telle attractivité. Face à de telles contraintes, Tom renonce

à cette destination au demeurant sidérante. Il ira camper au Prabé, un territoire qui échappe encore à la régulation des marcheurs, nouvelle marotte des administrations dans le monde.

L'urgence climatique va irrémédiablement conduire à limiter les déplacements et en particulier à restreindre ceux qui seront considérés superfétatoires. Les villes du futur permettront de contrôler en temps réel les hordes de visiteurs et de les orienter en fonction de capacités prédéfinies. Voyage librement deviendra un luxe suprême. Le moindre lopin de terre dans un espace libre de toute construction sera alors aussi précieux que l'air que l'on respire...



**SUR CES MOTS** par Arnaud Dotézac

## Retour au paradis

Tandis que la geste macronienne rêve déjà de transformer le *parvis* de Notre-Dame en *paradis* marchand, les manants jaunes cherchaient refuge dans l'enclos de «renfermement» de la Salpêtrière, comme on le nommait au XVIIe siècle. Un peu de paix derrière les murs, tel

est bien le sens de *paradis* (doublet de *parvis*), depuis son ascendant grec παράδεισος, *parádeisos*, signifiant “mur d'enceinte” (*peri-teixos*).

N'en déplaise aux Castano-sans-frontiéristes, c'est bien à l'abri des murs que se cache l'eden.

## Passager clandestin

# Martin Dabilly: la vie d'un agriculteur français en Chine

**L**ORSQUE J'AI ANNONCÉ MON «RAID» EN CHINE, J'AI DÉCOUVERT QUE NOUS Y COMPTONS PLUSIEURS LECTEURS, TOUS AMICAUX ET CHALEUREUX. JE N'AI PU HONORER L'INVITATION DE MARTIN DABILLY À ME RENDRE CHEZ LUI DANS LE YUNNAN. EN REVANCHE, SON ITINÉRAIRE M'A CAPTIVÉ. EN TOUTE SIMPLICITÉ, J'AI VOULU SAVOIR COMMENT UN FRANÇAIS POUVAIT DEVENIR CULTIVATEUR DE FRAMBOISES DANS CE PAYS. COMME JE LE SOUPÇONNAIS, LES LECTEURS D'ANTIPRESSE EXPATRIÉS AUX QUATRE COINS DU MONDE SONT DES CARACTÈRES ATYPIQUES AVEC DES BIOGRAPHIES QUI VALENT LE DÉTOUR. VOICI LE RÉCIT DE SA VIE. C'EST AUSSI L'OCCASION DE LEVER QUELQUES IDÉES REÇUES SUR L'AGRICULTURE CHINOISE. (SLOBODAN DESPOT)

## De Vanuatu au Yunnan

### — Comment avez-vous atterri en Chine?

J'ai vécu ma petite enfance entre l'Afrique et l'île de la Réunion, que j'ai quittée à quatorze ou quinze ans pour la Normandie, afin, comme mon père le disait, «de nous civiliser».

La Normandie est belle mais pluvieuse. Mes parents sont partis au Vietnam lorsque je suis rentré dans une école d'ingénieur en agriculture dirigée par des jésuites, à Toulouse. J'y ai appris une manière de réfléchir, trouvé quelques bons copains et attrapé le dégoût de la foule.

Première expérience professionnelle chez un chinois de Tahiti: expérience ratée en tant que vendeur de produits phytosanitaires; en revanche, huit mois de surf m'ont permis d'acquérir un bon niveau.

Mais, je ne sais pourquoi, il me semble que trop de surf ramollit la cervelle. Peut-être l'effet de l'eau salée?

Deuxième expérience professionnelle: île de Tanna, dans l'archipel du Vanuatu. Développement de la production de café dans le cadre d'un projet France/Europe/Vanuatu. Le café existe sur l'île depuis plus d'un siècle et n'a jamais connu un essor intéressant économiquement, malgré sa qualité reconnue par de nombreux concours. Pourquoi? Car les «man Tanna» (indigènes)n'en veulent pas, du développement. Dans certains villages, ils allument encore le feu avec deux morceaux de bois... Pays dur et merveilleux. Expérience troublante, de vivre à quatre ou cinq étrangers sur une île du Pacifique avec cinq langues pour 500 km<sup>2</sup>, un culte cargo (John Frum)et un volcan



en éruption perpétuelle, le Yasur. (Herzog l'a filmé dans son docu *Into the Inferno*)

Mais le Vanuatu me rend bavard: ce sont les derniers peuples libres.

Ensuite j'ai tenté un retour au bercail, en France, pour les amis et la famille. Après six mois de chômage et d'entretiens d'embauche — «C'était bien, les cocotiers?» — on m'a proposé un boulot en Chine. J'avais soif d'apprendre. Je ne connaissais pas ce pays. J'y ferais du commerce avec des chinois? Pourquoi pas! Du kiwi? Mais bien sûr. Date? Septembre 2005, lieu: Dudjangyan, à 80km de Chengdu, capitale du Sichuan. Pays de brume, de poivre sichuanais et de pandas.

J'ai aimé la Chine mais pas mon employeur. Il m'a pourtant permis de comprendre et de voir quelles étaient les possibilités ici. Pourquoi pas de la framboise dans le Yunnan?

— **Comment en êtes-vous venu à cultiver des framboises?**

Tout simplement: il n'y avait pas de framboises fraîches dans les marchés ou supermarchés, j'y ai vu une opportunité.

— **Comment s'organise l'agriculture dans votre domaine et à votre échelon?**

Nous vendons nos framboises dans toute la Chine, à des agents, qui eux revendent à des supermarchés, aux marchés de gros et enfin aux hôtels et restaurants. Il n'y a pas vraiment d'organisation en Chine. Les agriculteurs vont vendre leur production à de petits acheteurs qui se déplacent avec leur camion dans les campagnes. Ces petits acheteurs vont ensuite revendre aux marchés de gros ou semi-gros. Si la production est plus importante, ils peuvent vendre eux-mêmes sur les marchés



de la production entre de nombreuses mains; risque élevé.

- gros producteurs (+ de 5 ha): techniques modernes et contrôles de qualité fréquents; risques moyens.

Le sujet est hautement polémique, et ravit la presse française qui peut ainsi facilement

ou fournir directement des supermarchés.

Il y a aussi des canaux de distributions un peu plus originaux où un producteur va fournir un groupe de consommateurs.

### — Est-il vrai que les produits chinois sont particulièrement affectés par les pesticides?

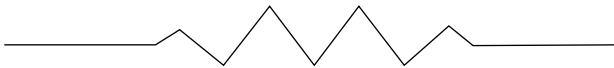
Les systèmes de production étant très variés, les risques sont très différents.

- agriculture vivrière (0,1-1 ha): usage restreint des phytosanitaires, surplus vendu au marché local; peu de risques.
- petit producteur (1-5 ha): faible connaissance de l'utilisation des produits phytosanitaires, passage

dénigrer la Chine. Comme nous ne disposons d'aucune étude épidémiologique, une réponse objective est impossible à donner. En revanche nous pouvons constater que les gros scandales alimentaires, jadis fréquents, sont devenus plus rares.

### — Votre appréciation d'ensemble sur la vie en Chine, pour un expat?

Le Yunnan est une province très agréable, le climat et la nature y sont magnifiques. Loin de la côte Est, la pollution n'est pas un problème. Les chinois sont hospitaliers et la sécurité une évidence. La vie, agréable et simple, procure un sentiment de liberté.



# TURBULENCES

## MEDIAS | La publi-presse de grand chemin

Non, ce n'est ni une bévue isolée, ni une erreur du graphiste, mais bien une démarche assumée et «théorisée». Sur deux pages en vis-à-vis, *Le Temps* du 4 mai nous propose deux articles à la présentation identique. A gauche, p. 16, un article rédactionnel sur une maladie porcine signé Ram Etwareea. A droite, un article sur les successions signé Jean-Raphaël Fontannaz, *porte-parole de l'UBS!* Etonnant? Oui, sauf si l'on examine attentivement la page pour se rendre que *tout* son contenu, et pas seulement la publicité UBS en pied de page, est «proposé par UBS».

Lorsque le publiereportage est «proposé» de la même manière que

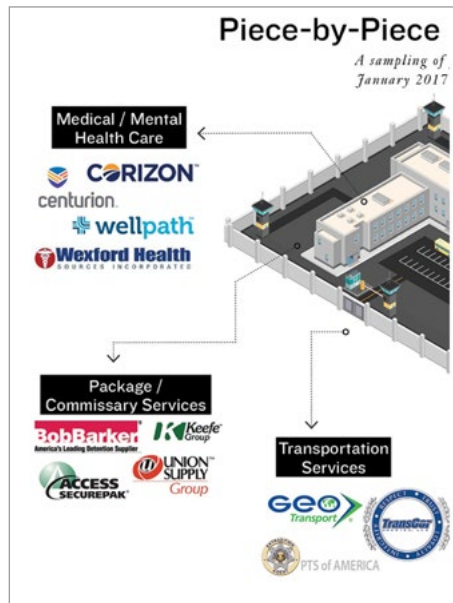


le rédactionnel, s'étonnera-t-on si le public finit par assimiler le rédactionnel à du publiereportage? En l'occurrence, qu'est-ce qui nous garantit que l'article sur la flambée du prix de la viande de porc n'est pas payé par le lobby de la viande?

Si vous voulez comprendre comment les médias de grand chemin scient la branche sur laquelle ils sont assis, il suffit d'ouvrir parfois *Le Temps*. Même pas besoin de se munir d'une loupe!

## USA | Un marché captif: les prisons

Les secteurs qui restent les plus lucratifs dans nos économies occidentales sont ceux qui sont difficiles à délocaliser. Le business et la finance yankee l'ont bien compris et nous montrent la voie. D'autant plus que le besoin est là: la population carcérale aux États-Unis ne cesse de croître en même temps que la durée des peines et atteignait fin 2016 le chiffre de 2,2 millions de détenus (fin 2011: 1,6 million). Non seulement les nouvelles prisons à construire et à exploiter sont souvent confiées au secteur privé, mais les pénitenciers en mains publiques ont de plus en plus tendance à sous-traiter leurs services: cuisine, transport de prisonniers, télécommunications (visite des détenus remplacée par la vidéo), soins médicaux et psychiatriques, transfert d'argent, acheminement de colis (voir illustration ci-dessous). Avec à la clef des commis-



sions versées à l'administration — des «kickbacks» — sur les marchés conclus. À leur tour, les investisseurs du «private equity» se sont lancés dans la brèche en tablant sur l'excellente rentabilité de ce marché juteux.

L'auteur de la *Démocratie en Amérique* (1835-1840), Alexis de Tocqueville, l'avait déjà noté en 1845 dans son enquête *Système pénitentiaire aux États-Unis et de son application en France*, alors qu'il avait été envoyé outre-Atlantique à la recherche d'un modèle pour la réforme des prisons françaises.

« L'entrepreneur [privé] est la personne la plus importante rattachée à la prison. Les surveillants des ateliers, les contre-maîtres, les cuisiniers, les boulangers, les vendeurs AP de victuailles, les blanchisseuses, les apothicaires, les garde malades, les serveurs, hommes de peine et autre personnel, dont les fonctions ne

sont soumises à aucune surveillance, sont choisis par l'entrepreneur... Il est clair que celui-ci n'acceptera un contrat que s'il a de bonnes chances de profit» [texte retraduit de l'anglais].

Comme on le voit, le système actuel est bien enraciné dans la meilleure des traditions américaines.

Le taux d'emprisonnement qui est de 8 à 10 fois supérieur à celui des pays européens, continue toutefois de grimper. Une des causes en est la tendance générale à l'allongement des peines en réponse à l'augmentation de la violence. Si rien ne vient rompre ce cercle vicieux, un Yankee sur deux risque de se retrouver en prison d'ici 2050.

\* Voir aussi la Turbulence *USA* / *L'autre goulag* (Antipresse 151 | 21.10.2018).

## Pain de méninges

### DE LA DÉCEPTION

Rien ne nous blesse, ne nous empoisonne, ne nous rend malade comme la déception. Car la déception est une douleur qui vient toujours d'un espoir envolé, une défaite de la confiance trahie par le revirement d'une personne ou d'une chose en laquelle nous croyions. Et alors l'on se sent trompé, ridiculisé, humilié. Victime d'une injustice inattendue, d'un échec qu'on ne méritait pas. On se sent encore offensé, ridicule, si bien que parfois l'on cherche à se venger. Un choix qui peut soulager, avouons-le, mais qui apporte rarement la joie et qui coûte souvent plus cher que le pardon.

— Oriana Fallaci, *Un chapeau plein de cerises*.